



Locronan

PAR A. DE CHATEAUBRIANT

LOCRONAN

A. DE CHATEAUBRIANT

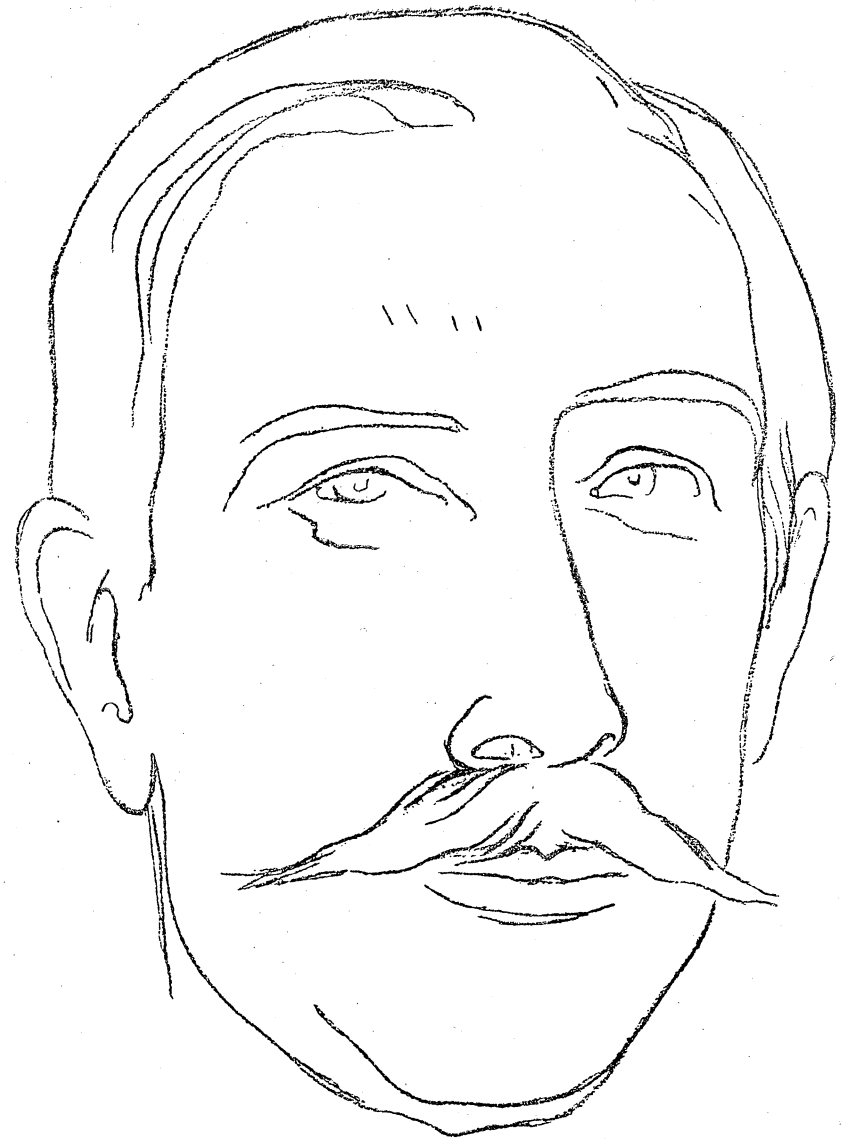
LOCRONAN

**avec un portrait
de l'auteur par
E. HUBERT**



Document numérisé en 2025

**AUX ÉDITIONS DES
CAHIERS LIBRES
57, Avenue Malakoff - Paris**



Locronan

Le poète A. Le Braz a eu bien raison de dire que le mieux est d'arriver par la vieille route de Quimper; car ce chemin est celui de la poésie même.

La côte est raide; on souffle, on a chaud; mais, du haut de cette dernière crête, quels horizons! A droite, les hauteurs de Plac-ar-c'horn; à gauche, l'antique forêt de Nevet déferlant jusqu'à la mer; au nord,

tout ce qui reste à découvrir de la Cornouaille.

Et là est Locronan, au pied de la côte en ce confluent unique de la montagne, de la forêt et de la mer. Locronan... un champ de vieilles toitures, un antique beffroi, et un horizon jusqu'à la ligne des monts, dans d'admirables teintes bleuâtres à la Breughel.

Le peintre Henry Cheffer donne excellemment dans ses aquarelles l'impression de cette contrée, dont le romancier J. Menez a pu comparer la grâce à celle des campagnes de l'Ombrie.

Quelqu'un m'a dit un jour que, mêlé au cauchemar de la vie moderne, il avait pensé perdre tout espoir dans l'avenir moral de l'humanité; mais que depuis qu'il connaissait Locronan, il était moins malheureux sur terre et s'était même repris à aimer les hommes.

Et maintenant vous-même, si vous avez la chance de rencontrer la bonne M^{me} Gautier au milieu de ses hortensias, elle vous contera peut-être, à l'appui de ces sympathiques impressions qui accueillent tout homme venant à Locronan, quelques belles histoires, et notamment

celle de la famille étrangère qui, ayant appris d'un sien compatriote qu'il existait en Bretagne un pays incomparable appelé Locronan, où choses et gens n'avaient pas changé d'aspect depuis plusieurs siècles, était immédiatement accourue, traversant toute la France, et avait débarqué un beau jour d'été au milieu de la place.

Mais d'abord, avant de conter au delà, il faudrait décrire cette place, donner une idée de l'étonnement dont on est saisi, lorsque, croyant entrer dans un village, on est tout à coup transporté au milieu d'architectures

magnifiques, de tout un cercle d'antiques hôtels, résidences autrefois d'opulents officiers de la Compagnie des Indes, et, qu'adosssé à l'archivieux puits communal, on a devant soi la massive tour de la vétuste église abbatiale de Saint-Ronan, une merveille de l'architecture sacrée, cette église, un étonnant monument de la mousse, un chef-d'œuvre de l'humidité, avec ses grands lichens d'argent qui dessinent sur ses murs les nuages mêmes de l'éternité.

Et en vérité, quand on se trouve au milieu de ce bel espace, devant l'antique porche et sous les giroflées

qui ont poussé dans toutes les jointures de cette vieille forteresse de Dieu, on ne peut s'empêcher de se représenter quelque grande scène de l'Histoire, comme par exemple l'entrée de notre petite duchesse Anne, lorsqu'elle vint à Locronan, traversant son beau et cher peuple à la poitrine d'or et qu'elle lui souriait, la tête haute de toute la fierté de son duché...

Or ce fut précisément ce qui arriva à nos étrangers. Groupés sur la place, écarquillant les yeux ils étaient stupéfaits non seulement, devant ces vestiges de pierres, mais encore et

surtout à la vue de l'humanité circulant en ce lieu !

Comment, au milieu de l'évolution moderne qui emporte tant de formes en un jour, de pareilles survivances étaient-elles possibles !

Des gens qui avaient conservé toute la manière de se vêtir des siècles d'autrefois : hommes aux cheveux longs flottants, grands chapeaux à boucles, vestes galonnées d'or ; femmes à robes godronnées aux superbes passements et hautes guimpes enrichies de dentelles ; cavaliers empanachés montés sur ces magnifiques bêtes comme en nourrit le pays

de Léon, tandis qu'une troupe d'hommes passant accompagnait un personnage vêtu d'une longue soutane à traîne écarlate, qui les faisait s'écrier, éperdus : « Un cardinal! un cardinal! »

— Un cardinal! Je pense bien, leur répondait la bonne M^{me} Gautier penchée à sa fenêtre, que c'est même, mesdames et messieurs, le grand, l'immortel cardinal de Richelieu!

N'y avait-il pas de quoi s'évanouir! Oh! douce et cruelle aventure que celle de cet amour passionné arrivant juste à point sur cette vieille place

pour s'y rencontrer avec le malin petit génie d'humour qui, depuis l'origine y a élu domicile, et qui voulut que précisément ce jour-là, sur cette place de Locronan choisie parmi les plus parfaits spécimens des décors demeurés du dix-septième siècle, on tournât *Les Trois Mousquetaires*!

Mais, pour les amateurs de cette pure hermine qu'est l'âme du passé, il y a mieux à voir à Locronan que la robe d'un faux cardinal, et peut-être même qu'un fastueux décor ou une vieille belle église; je veux parler d'un merveilleux cas de longévité.

Car ce qu'il faut savoir, c'est qu'il

existe à Locronan un homme couvert d'une peau de bête, un homme aux long cheveux et à la barbe inculte, qui vint dans la région il y a quinze cents ans et qui y est toujours en vie, du moins selon le mode d'existence immortelle que confère à ses élus la reconnaissance des générations.

Cet homme se nomme M. Saint-Ronan.

M. Saint-Ronan — comme l'on dit M. Saint-Yves — cet ermite farouche, prompt à se tenir à l'écart de toute vaine humanité, qui entre les autres bienfaits terrassait l'esprit de maladie, tellement que les aveugles,

les paralytiques, les lépreux réunis sous sa sainte parole, s'apercevaient soudainement qu'ils n'avaient jamais été plus purs de corps.

Cet homme était venu en ces temps reculés se bâtir en cet endroit un *Pénity* ou lieu de pénitence où sa vie se déroula avec tant de vérité et de relief, que, même au physique, la tradition ne l'a jamais perdu de vue, et qu'il est resté devant les yeux de tous ce qu'il était de son vivant, hirsute, sauvage, une espèce d'Esau, jamais riant, toujours grognant, pouillé, comme dit un vieux livre, d'une peau de génisse tachetée (traduisez une

peau blanche et noire de petite vache bretonne), une branche tordue pour ceinture et, pour arme contre les loups, un bâton embouté de fer.

Les paysans des alentours, à moitié chrétiens, à moitié païens, le venaient visiter. Il leur faisait du bien autant qu'il le pouvait, mais il avait avec eux le rudolement facile. Il était brusque, indépendant, lunatique, taciturne, replié sur lui-même, enfermé dans sa prière, et tout l'éclair de sa joie, le tournant en dedans, sous les piquants de sa figure, et sous ses yeux fermés.

Une puissante tête. Une tête qui voyait plus loin que le commun des

hommes, — ayant compris, à force de méditation, ce que nous avons, nous, fini par perdre de vue, à savoir que l'Esprit est non seulement la plus grande Force, mais l'unique Force de ce monde.

Or quand un homme a su faire sien ce principe, il s'est élevé de mille degrés dans l'ordre de l'intelligence, et est capable ensuite de faire auprès des foules, le même métier que le berger capable de guider ses moutons à travers le nuage de leur poussière.

Tel était cet Irlandais, qui avait quitté son pays au moment des gran-

des invasions saxonnes, avait passé la mer, était venu en Cornouaille, cherchant le coin convenant à son humeur.

Les ermites, les grands fondateurs cénobitiques s'y entendaient en fait de nature. Ils étaient comme les oiseaux. Quand un oiseau s'occupe de son nid, il sait ce qu'il fait. La pureté de ces hommes les sauvait de tout ce qui aurait pu faire gauchir en eux cette même science divine.

Notre ermite avait donc arrêté son bâton sur un des plus beaux pays de la terre, au milieu des arbres, des rochers et des sources, et où il eut

été le plus favorisé des hommes de Dieu sans la terrible aventure qui faillit lui coûter si cher.

Dans le temps que, ayant choisi l'emplacement de sa solitude, il recueillait des matériaux, comme bois et pierrailles, et rapportait à pied d'œuvre plus d'un lourd fardeau, besognant de tout son cœur, à la manière des ascètes, un paysan, qui était à charruer avec ses bœufs dans un champ en défriche enclavé dans le bois, entendant quelqu'un fourrager sous le taillis, laissa son attelage à l'ombre et s'en vint plus auprès pour regarder à travers le feuillage.

Longtemps il regarda, longtemps il observa, avec toute sa patience de paysan. Puis, tout à coup élevant la voix, il demanda à cet étranger d'où il était et ce qu'il venait faire en ce lieu.

L'autre répondit :

— « Je suis Hibernois de nation (Irlandais), et c'est pour l'amour de Jésus-Christ que j'ai volontairement quitté mon pays, mes parents et mes biens, et que je me suis banni, espérant pouvoir mieux le servir, étant détaché de toutes ces choses. »

Le paysan hocha la tête et resta là encore à réfléchir.

Puis, s'adressant de nouveau à cet Hibernois qui, de dessous sa peau de génisse, avait tiré une serpe et époinçait un pieu :

— C'est-il un abri qu'il vous faut? Je peux vous aider si vous voulez?

— Si c'est Dieu qui vous inspire...

Alors le paysan enjamba la broussaille, et vint lui donner un coup de main.

Et comme il avait ses gros doigts tout à fait bons ouvriers, ayant l'expérience de toutes sortes d'articles dans l'industrie champêtre, comme d'un seul coup de fendre le bois juste

en son milieu, le travail alla vite et bien.

Quand ils eurent fini, le soleil se couchait sur la forêt. Les deux hommes s'assirent l'un près de l'autre et s'entretenrent des choses de Dieu.

Le paysan écoutait son compagnon lui expliquer en un langage qui le faisait frémir, combien Dieu fait la joie du cœur de celui qui le trouve, et comment c'est dans le silence des forêts que chacun peut le trouver le plus sûrement.

Ce paysan était porté à s'émouvoir de tout ce qui avait l'accent du surnaturel. Il resta très tard à écouter

le solitaire, et ce fut seulement à la nuit, aux étoiles visibles, qu'il songea à retourner vers ses bœufs et à rentrer à la maison.

Le lendemain il revint encore et, retrouvant l'hibernois à sa construction, ne balança pas à attacher ses animaux et à venir lui donner aide comme la veille. Et, quand le soir fut venu, ils s'entretenrent encore des choses de Dieu et de la Vérité.

Le surlendemain ce fut même chose, et le jour d'après, et ainsi de suite, pendant des semaines, pendant des mois, pendant bien plus long-

temps que le temps requis pour l'édification de l'asile. Car, celui-ci achevé, il continua d'accommoder le solitaire de beaucoup de nécessités. Il s'ingéniait à le servir, il se plaisait à le regarder vivre, il ne pouvait plus se passer de sa parole.

Cette parole faisait naître dans son cœur une brûlure d'amour, et les hommes qui sont faits pour connaître cette brûlure, quand ils la ressentent, s'ouvrent à une émotion de joie qui ne se peut décrire.

Ainsi vivait désormais cet homme des champs. Toutes ses journées, il les dévouait à son ermite, lui ren-

dant mille offices et s'associant à ses oraisons.

Les misérables de la Cornouaille, les sourds, les aveugles, les lépreux n'avaient pas tardé à s'ouvrir un chemin jusqu'à l'ermitage. Il se tenait au milieu de ces pauvres malades, et assistait dans le ravissement à tous les miracles que l'anachorète opérait par la vertu de Jésus-Christ, selon sa parole à ses disciples : « Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi. »

Collé à ses pieds, il regardait, il écoutait, s'émerveillait... Pendant

que ses bœufs étaient toujours à l'ombre.

A l'ombre!... Ah! ses bœufs!... la femme!... les enfants!... Que devenait la ferme?

Hélas! nous ne le savons que trop, car c'est là que gît le drame. Rien ne s'y faisait plus, tout y périssait, tout y allait à la ruine.

Plongée dans l'anxiété et le désespoir, la mère de famille cherchait en vain la raison de la conduite insensée de son époux. Elle finit par découvrir la vraie cause de ce funeste abandon.

Alors la ferme devint le théâtre de

terribles scènes. Ces scènes furent d'autant plus violentes que cette femme, païenne, n'était nullement par nature disposée à se laisser séduire à la nouvelle lumière. Avec mépris, elle repoussait ces nouveautés. Elle attribuait ces miracles à de méchantes sorcelleries, et, furieuse de voir son mari s'effondrer dans un sordide asservissement à cet homme des bois, accusait l'anachorète de n'être qu'un «nécromantien» et de faire «comme les anciens Lycantrophes» qui, par art démoniaque, «se transformaient en bêtes brutes et causaient mille maux!»

Cette païenne n'était d'ailleurs pas la seule à en vouloir à l'intrus. Quelques chrétiens débauchés, comme dit le délicieux chroniqueur, Albert le Grand, « dont les yeux chassieux ne pouvaient supporter l'éclat de la vertu », avaient pris ombrage de la présence dans le pays de cet homme au mutisme inquiétant, à l'étrange regard, que l'on rencontrait tous les jours par les chemins, pouillé d'une peau de bête et se battant avec les loups.

Mais pour elle qui n'avait pas reçu la leçon de la Croix, il faut reconnaître qu'une pareille épreuve

n'était pas de celles qu'elle pouvait supporter sans se plaindre.

L'histoire dit qu'ayant perdu par là-dessus un de ses enfants, elle accusa l'ermite devant la justice du roi Gradlon à Quimper d'avoir volontairement causé cette mort par ses sortilèges. Et la tradition chrétienne, portée à ne considérer en cette femme que sa condition d'idolâtre, et à attribuer toute sa méchanceté à l'excès de sa haine contre la religion du Christ, alla encore plus loin en déclarant qu'elle se rendit elle-même meurtrière de son enfant, et qu'elle l'enferma mort

dans un coffre afin de mettre sa disparition sur le compte de son irréconciliable ennemi.

Ainsi fut créé ce visage de *Quében* — tel était son nom — qui représente toujours avec la même intensité de vie aux yeux des populations, le type de la damnable mégère, quand, en vérité, cette harpie ne fut qu'une pauvre femme devenue très malheureuse, qui ne savait plus comment se tirer de peine au milieu de ses mioches pâtisants, pendus à ses jupes, et qui, affolée par la mort de l'un d'eux survenue au milieu de cette dépression, accusa l'ermite d'avoir exercé

sur les siens jusqu'à cette mort, sa science diabolique et maudite.

Mais la force de ces gémissements, aidée par la force de l'opinion des « Yeux chassieux » fit que l'affaire arriva devant la justice royale, et que M. Saint-Ronan fut cité à comparaître.

Des hommes d'armes le vinrent chercher dans sa forêt. Ils l'emmenèrent au palais, où il eut la chance dès son arrivée de calmer, d'un seul regard, deux chiens féroces déchaînés contre lui, trait qui impressionna grandement ses juges. « Après quoi, les crimes dont il était accusé, récités,

il se purgea de tous, l'un après l'autre, rendant raison de sa vie et de toutes ses actions, se déchargeant de ces calomnies, lesquelles il dissipa comme le soleil ferait quelques nuages et brouillards. »

Il fit plus. Afin de fermer la bouche à cette femme Queben, qui en cette audience ne cessait de crier contre lui, il fit apporter le corps de l'enfant mort, et, en présence du roi et de son conseil adressa une prière à Dieu; « laquelle finie, prenant la main de l'enfant, lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever, à laquelle voix le mort obéissant se

leva sur ses pieds et fut rendu à sa mère. »

Trait de caractère et trait de race — le rocher étant le père de toute tête bretonne, cette femme ne désarma pas. Emportant à son sein son enfant ressuscité, elle n'eut là même, pour l'auteur de sa détresse, qu'un regard chargé de haine. Car si l'enfant était rappelé, le mari, où était-il?

Où il était? Il est bien probable qu'il s'était fait ermite aussi lui, et qu'il se cachait dans quelque brousse plus ou moins perdue de la sombre forêt bretonne.

A ce moment, l'Histoire, qui n'a

jamais su son nom, l'a déjà perdu de vue. Nous n'entendons plus parler de lui, ni nous, ni sa Queben.

Car le dernier acte du drame, qui eut pour théâtre le sommet de la montagne de Locronan, où s'élève aujourd'hui une chapelle commémorative, semble bien apporter la preuve que la malheureuse, à ce moment-là, c'est-à-dire de longues, très longues années après le jugement de Quimper, était toujours privée du compagnon de sa vie.

Elle lavait son linge, à un petit lavoir qui se trouvait sur cette hauteur, et, dit le Gwerz, c'est-à-dire le texte

du chant primitif, elle était décoiffée.

Or « décoiffée » en dit long, quand on songe à l'invincible répugnance qu'éprouve à quelque heure du jour toute femme bretonne à se montrer sans sa coiffe. Ce désordre semble bien indiquer chez la lavandière Queben un de ces délabrements de l'être que la femme ne connaît guère que dans la perte de ses enfants ou dans son abandon comme épouse. D'ailleurs, si cela n'eut été, eût-elle agi comme on le rapporte ?

Elle faisait sa buée lorsque passa devant elle sur la lande, un char traîné par deux buffles que suivaient

trois hommes, lesquels étaient trois évêques en chapes dorées et grandes mîtres.

A cette vue son sang ne fit qu'un tour. Du premier coup son regard perça jusqu'au cœur du chariot. Se levant d'un bond elle se jeta sur l'attelage, et à tour de bras frappa les animaux avec son battoir, et cela de telle force effrénée qu'un coup atteignant la corne, l'arracha et la fit voler au loin.

— *Ke, map-gaign, Ke d'az toull endro !* cria-t-elle, s'adressant à celui qu'on ne voyait pas.

« Retourne, charogne, retourne à

ton trou ! Va pourrir avec les chiens morts ! On ne te verra plus, à cette heure te moquer de nous ! »

Il est difficile de ne pas reconnaître la sincérité qui s'exprime dans cette phrase. La malheureuse Queben était aussi parfaitement convaincue d'avoir été la victime d'un fieffé imposteur, que M. Saint-Ronan avait été incapable durant sa vie de concevoir un autre sentiment que celui du plus pur amour. Et il semble bien justement ici que, tout en vilipendant cette « décoiffée », les hommes aient eu comme une intuition de l'irresponsabilité que lui créait la nuit de son

ignorance, et que c'est pourquoi là où elle disparut, engloutie à la suite de ce geste de coupable exécution, à quelque cent mètres plus loin, ils lui élevèrent une croix, croix devant laquelle, sans doute, nul ne se découvre ni ne se signe — la seule en Bretagne — mais qui par sa nature, laisse tout de même planer sur ce lieu une idée de miséricorde.

Saint-Ronan fut enterré à la place où se trouve aujourd'hui l'église. Mais cet événement est secondaire. L'homme est aujourd'hui autrement vivant que son tombeau! Les effluves de sa farouche personnalité conti-

nent toujours d'assurer la salubrité de l'air que l'on respire sur la vieille place; et il n'est jusqu'au vêtement des mousses attachées aux pierres de son édifice qui ne soit quelque chose d'inchangé depuis le temps où les écorces enveloppaient sa vie.

Saint-Ronan est une des figures les plus marquées au point de vue sauvage de cette légion de héros qui connurent la prodigieuse lueur de l'aventure qui va de l'animalité à la sainteté. Figure chevelue, forte, magnifique que celle de cet homme qui avait senti en lui cette odeur de feu, ce goût de flamme divine, et qui

avait passé la mer en quête de la solitude où cette flamme pourrait éclairer la vérité. Après quinze cents ans, son tombeau n'est qu'une concession faite aux apparences. Lui est toujours là maître incontesté, commandant, légiférant, veillant au berceau des enfants, gardien des lueurs de la raison, berger des inclinations, pansant les plaies, consolant les chagrins, relevant les faiblesses, se portant garant en chaque maison que la petite huile à laquelle puise la lumière des consciences sera jusqu'à la fin des temps entretenue par lui au niveau des besoins et des désirs.

On lui a édifié un culte qui est un des plus curieux de Bretagne, une fête qui porte un nom unique : *la grande Tromènie*.

Tous les six ans, pendant sept jours, sept nuits, des milliers de pèlerins, soit en groupes, soit individuellement, refont à travers champs les quatre lieues qu'il accomplissait journellement. Exercice de pénitence où, à l'heure de minuit, moins accablante pour la marche, l'on rencontre plus d'une vieille à la tête branlante, s'en allant sur son bâton pèleriner pour la vérité. Et l'on en sait plus d'une encore qui, après s'être acquittée avec tout

l'amour qui s'attache à cette pieuse épreuve, ne vit plus que sur le problème de ses dernières années, à savoir, si la somme en fera encore une fois le nombre qui les sépare de la future célébration. Mais désir égale puissance; ce rêve donne des ailes à leur vieillesse et la prolonge autant qu'il faut, « car l'amour qui brûle en vos poitrines trouve sa force infinie dans le spectacle de votre espoir ».

Bref, il serait difficile de posséder titres meilleurs et plus authentiques que ceux qui remplissent les mains de M. Saint-Ronan, à Locronan. Et quand on songe à cet antique bon

paysan locronanais qui, tant émerveillé de ce qui se dégageait de la personne de l'anachorète, était devenu derrière lui une espèce de bon chien qui ne voulait plus s'en aller, on se demande si cette fidélité du brave homme à ce qu'il jugeait lui être tellement supérieur ne s'est pas trouvée, par une loi de retour, transportée dans le cœur du maître lui-même, qui, désormais, tout comme l'autre, et malgré tant de siècles, et tant et tant de choses qui passent, ne veut plus s'en aller et reste là, veillant au feu des foyers et à la lumière des consciences.

*
**

En quittant Locronan par l'ancienne route de Quimper, au coin d'un inoubliable chemin dominant un des plus beaux paysages du monde, on trouve une vieille croix. Cette croix est le dernier vestige du drame de Saint-Ronan et de Queben, lequel raconte à sa manière la douleur des irréductibles incompénérations humaines dans le domaine de l'intelligence essentielle des choses.

Mais si vous allez voir cette croix,

de grâce, ne faites pas de bruit, respectez le silence de cette sépulture, symbole des vingt mètres de terre et d'illusions qui pèsent sur chacune de nos têtes !

CET OUVRAGE, ACHVÉE D'IMPRIMER
LE 20 DÉCEMBRE 1928, SUR LES
PRESSES DES ÉDITIONS DES CAHIERS
LIBRES, A TOULOUSE, A ÉTÉ TIRÉ
A NEUF CENT CINQ EXEMPAIRES
NUMÉROTÉS, A SAVOIR : TRENTE
EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE I A XXX ET HUIT
CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAI-
RES SUR LAFUMA NUMÉROTÉS DE
31 A 905, PLUS UN CERTAIN
NOMBRE D'EXEMPLAIRES HORS COM-
MERCE ET NON NUMÉROTÉS.

N° 312